



LES MODES PARISIENNES.

*Fleurs de Willery, élève de Balfour, rue de Menars, 12. — Robes de M^{me} Sédille,
rue Richelieu, 108. — Gants Mayer, rue de la Paix, 26. — Corsets Josselin, rue de la Paix, 13.
Souliers du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.*



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
JACQUES L'AVEUGLE (47^e partie), par E. LENOIR.
— CAPOTAUX. — LA TOURNAINE, par S. BELLANGER.
— LA TOURNAINE, par S. BELLANGER.



vives et fraîches, telles que bleu ou vert. — Les redingotes sont souvent brodées devant par des dessins de soutache de même couleur que l'étoffe. Le foulard écossais bleu, noir, blanc, ou seulement bleu et blanc, est aussi fort en faveur. — Pour la campagne ou le grand-négligé, on voit quelques redingotes de piqué ou basin anglais rose, bleu ou rouille, garnies en échelle par des galons de coton blanc; ces mêmes redingotes se garnissent toujours beaucoup par une rangée de boutons en soie. Sur le nœud ou le piqué an-

glais, on pose des galons de soie de même couleur, soit en échelle, soit en hauteur. Les redingotes de pékin de soie de nuances claires se garnissent encore avec des boutons de perles enroulés de soie, ou, ce qui est plus nouveau, des boutons de soie enroulés de perles, ou des boutons de soie enroulés de perles de couleur. — Les capotaux, qui sont des capotes de forme auvergnate à fond francé en paille, lisérées au bord de trois à quatre centimètres de très-petits velours, et à fond francé en paille vert; la passe de la capote formait, derrière, un voilet. Les capotes convenables pour la campagne sont presque toujours accompagnées d'une petite dentelle noire.

Nous avons vu, ces derniers jours, quelques petites capotes de forme auvergnate à fond francé en paille, lisérées au bord de trois à quatre centimètres de très-petits velours, et à fond francé en paille vert; la passe de la capote formait, derrière, un voilet. Les capotes convenables pour la campagne sont presque toujours accompagnées d'une petite dentelle noire.

Nous avons vu, ces derniers jours, quelques petites capotes de forme auvergnate à fond francé en paille, lisérées au bord de trois à quatre centimètres de très-petits velours, et à fond francé en paille vert; la passe de la capote formait, derrière, un voilet. Les capotes convenables pour la campagne sont presque toujours accompagnées d'une petite dentelle noire.

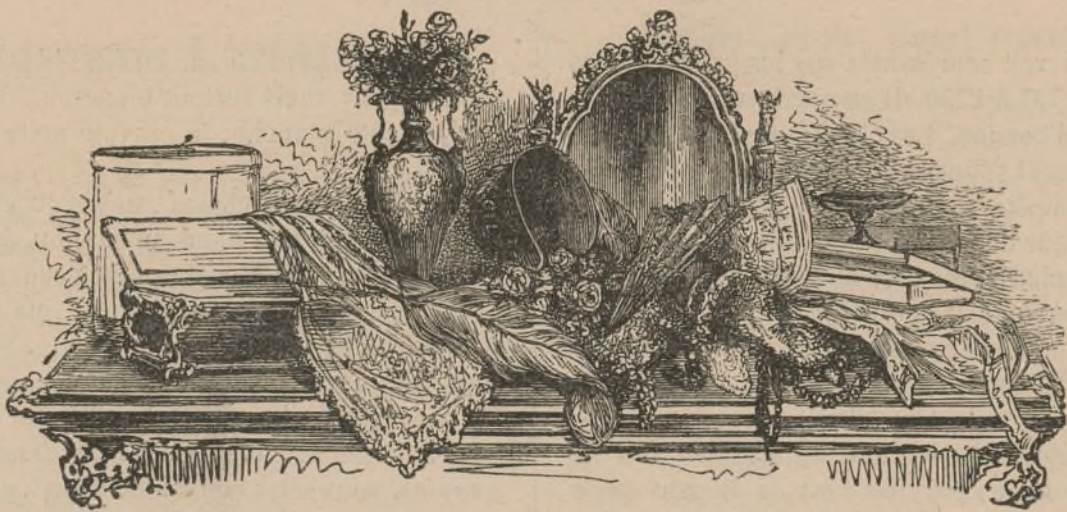
La mode se permet de se faire des idées dès qu'il s'agit de vêtements pour la campagne. On voit aux Eaux, de la Touraine, des capotes de forme auvergnate à fond francé en paille, lisérées au bord de trois à quatre centimètres de très-petits velours, et à fond francé en paille vert; la passe de la capote formait, derrière, un voilet. Les capotes convenables pour la campagne sont presque toujours accompagnées d'une petite dentelle noire.



176

LES MODES PARISIENNES.

Fleurs de Millery, chez de Watteau, rue de Menars, 22. — Robes de M^{me} de Dille,
rue Richelieu, 108. — Gants Mayeur, rue de la Paix, 26. — Gants Dosselin, rue de la Paix, 26.
Gants de Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. — JACQUES L'AVEUGLE (1^{re} partie), par E. LEGOUVÉ. — CAUSERIES. — LA TOURAINE, par S. BELLANGER (de Tours). — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



Le foulard de l'Inde écru s'emploie beaucoup en ce moment pour robe et redingote. — Sur les robes, on met des volants bordés de petits effilés de nuances vives et fraîches, telles que bleu ou vert. — Les redingotes sont souvent brodées devant par des dessins de soutache de même couleur que l'étoffe. Le foulard écossais bleu, noir, blanc, ou seulement bleu et blanc, est aussi fort en faveur. — Pour la campagne ou le grand-négligé, on voit quelques redingotes de piqué ou basin anglais rose, bleu ou rouille, garnies en échelle par des galons de coton blanc; ces mêmes redingotes se garnissent toujours beaucoup par une rangée de boutons en ivoire. Sur le nankin ou le piqué an-

glais, on pose des galons de soie de même couleur, soit en échelle, soit en hauteur. Les redingotes de pékin de soie de nuances claires se garnissent encore avec des boutons de perles entourés de marcassite, ou, ce qui est plus nouveau, par des grelots, aussi en perles, ou par des boutons imitant les pierreries de couleur qu'on assortit aux nuances des étoffes.

Parmi toutes les modes qui se préparent en grande hâte pour les Eaux, il faut citer les jolies capotes de tulle blanc ou de tulle rose des demoiselles Romain, accompagnées de branches de fleurs flexibles. Ces demoiselles font aussi quelques chapeaux à la jardinière; car ces derniers sont devenus indispensables pour les élégances champêtres: leur garniture se compose de guirlandes de fleurs, ou d'un large velours noué de côté avec dessous de passe analogue; une garniture en touffe de côté ou en guirlande, soit en épis de blé, soit en avoine jaune, est aussi très-bien sur ce genre de chapeau.

Nous avons vu, ces derniers jours, quelques petites capotes de forme auvergnate à devant de paille, lisérées au bord de trois à quatre très-petits velours, et à fond froncé en velours vert; la passe de la capote formait, derrière, le bavolet. Les capotes convenables pour le voyage sont presque toujours accompagnées d'une petite voilette de dentelle noire.

La mode se permet quelque excentricité dès qu'il s'agit de voyage, de campagne ou de séjour aux Eaux. De ce nombre sont les capotes citées plus haut, les chapeaux dits à la jardinière ou à la Clarisse Harlowe, les mantelets de mousseline ou de soie à grands pans noués derrière comme

ceux qu'on voit représentés sur les gravures des modes de 1787 à 1790. Il en est de même pour les costumes d'homme. Les chapeaux ronds et à petits bords sont supprimés, au moins avec les négligés champêtres et habillements à carreaux, fort en faveur dans ce moment, et qui ont donné lieu à une charmante caricature de Cham publiée dans *le Charivari* : une paysanne regarde un de nos gentilshommes, et s'écrie : « Tiens, ce monsieur du château qu'on dit si riche, y se fait des habits avec sa toile à matelas !... »

Mais laissons parler une autorité en fait de modes d'homme, puisque c'est un élégant qui a bien voulu nous fournir les notes suivantes sur la toilette :

« Dans la matinée (cela veut dire jusqu'à six ou sept heures du soir), on porte des habits sans échancrures, c'est-à-dire coupés en rond par-devant, avec un bord en soie; ils sont de couleur mélangée, gris ou vert très-sombre; les boutons sont en soie unie. Ces habits doivent être amples par-devant et sans exagération de longueur de taille. On porte aussi des redingotes noires ou bleues.

« Les gilets du matin sont de fantaisie, de couleur fraîche, et à dessins légers (des raies ou des carreaux); on les fait à châle étroit se boutonnant haut avec une seule rangée de boutons.

« Les pantalons se font en drap très-mince et gris de couleur, ou bien en coutil à dessin écosais ou rayé; le fond clair est plus habillé.

« Comme toilette très-négligée de campagne, mais fashionable cependant, on porte de petits paletots, avec gilet et pantalon de même couleur à carreaux noirs sur fond vert ou bleu.

« Des guêtres ou des souliers, plus souvent que des bottes, quand il fait chaud; on ne met des sous-pieds aux pantalons que lorsqu'on a des bottes; les bas sont rayés en travers ou blancs.

« Le matin encore, on porte des cravates de diverses couleurs, suivant son goût, ou des cravates noires.

« Les chapeaux doivent avoir l'air léger, et les bords coupés et relevés, suivant la forme du visage, mais en général petits et presque plats. Jamais de chemise de couleur.

« Peu de bijoux; de simples boutons de chemise en toile ou en ivoire.

« De petites cannes en jonc, avec des pommes longues en écaille ou en or, formes anglaises.

« Voilà pour jusqu'à six heures du soir.

« Pour la soirée, des habits noirs ou bleus à boutons dorés, avec échancrures; pas d'exagération dans la longueur de la taille; des revers très-amples.

« Pantalons noirs ou de nankin.

« Souliers et bas de soie noirs ou blancs plus souvent que des bottes; des sous-pieds dans ce cas seulement.

« Gilets de piqué blanc ou fond blanc à dessins très-légers, mais surtout blanc-uni.

« Cravate blanche; la cravate noire est moins habillée.

« Pour monter à cheval, même toilette que le matin; mais pantalons blancs ou de nankin, bottes, éperons blancs; petites cannes.

« Voici, mon cher Amédée, ce que j'ai pu recueillir à ce grand sujet de toilette. Si vous acceptez que le proverbe *L'habit ne fait pas le moine* n'est qu'un proverbe altéré et faussé, et qu'on disait originairement *L'habit ne fait pas le moine*, vous serez convaincu de la haute importance des renseignements que vous venez de lire.

« Adieu, mon cher Amédée, et pardon de vous avoir fait attendre si long-temps, mais je n'étais pas assez au courant par moi-même. »

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Jupon et peignoir de jaconas imprimé; le jupon est garni d'un grand volant à tête et le peignoir d'un plissé à la vieille bordé d'une très-petite dentelle. Bonnet de mousseline brodée garnie de nœuds de ruban à la Louis XIV.

Costumes d'hommes de Becker aîné: l'habit est en drap bleu-mélangé; il est coupé devant à basques rondes et bordés d'un ruban de soie. Pantalon d'été. Costume de la matinée.

PATRONS.

Patron de mantelet. — Le dos doit être taillé sur une étoffe double, car il n'y en a que la moitié. Les coutures se trouvent sur les épaules; ce qui est du reste indiqué par les lettres correspondantes. Comme la feuille n'est pas assez grande pour contenir les morceaux dans toute leur longueur, on a dû les replier sur eux-mêmes; mais il sera facile, en suivant les signes différents pour chaque pièce, de les tailler dans leur entier.

MAISONS RECOMMANDÉES.

Madame Payan, rue Vivienne, 43. — Lingerie, broderie, trousseaux et layettes, bonnets et coiffure, tulle-Payan.

Madame Marendaz, rue Saint-Honoré, 446. — Costumes d'enfants, layettes.

Bertheley, boulevard Montmartre, 18. — Passenterie pour robes, mantelets-visites et ameublements.

Brousse, rue Richelieu, 84. — Cachemires de l'Inde et châles français, crêpes de Chine et cachemires brodés en soie, écharpes brodées.

Millery, élève de Batton, rue de Ménars, 42. — Fleurs fines pour coiffure, garnitures de robes et de chapeaux.

Madame Lemaréchal, boulevard Montmartre, 47. — Ombrelles, parapluies, cannes-cravaches.

Becker aîné, rue Neuve des Petits-Champs, 45. — Tailleur.

Jacques l'Aveugle.

C'était il y a un an, au mois de décembre, dans les environs de Paris, deux hommes, l'un jeune encore, l'autre presque vieux, descendaient la rue pierreuse et pleine de flaques d'eau du village. Vis-à-vis d'eux et remontant cette rue, s'avancait péniblement un ouvrier attelé à une sorte de haquet chargé d'un tonneau; il tirait tête baissée, et à côté de lui une petite fille de huit ans tenait le haut du brancard. Tout à coup la roue monte sur une énorme pierre posée au milieu même du chemin, et penche du côté de l'enfant.

« Il est ivre! » s'écrie le jeune homme en s'élançant vers l'ouvrier....

Il arrive... c'était un aveugle!

« Aveugle! » dit-il vivement en se retournant vers son vieil ami.

Mais ce dernier, lui faisant signe de se taire, mit sa main sans rien dire sur celle de l'ouvrier, pendant que la petite fille riait en dessous; aussitôt l'aveugle relève vivement la tête, ses yeux éteints se tournent vers les deux hommes, son visage s'éclaire d'une joie intelligente et naïve, et, serrant fortement la main qui le tenait, il dit avec un profond accent de tendresse :

« Monsieur Desgranges!

— Comment! reprit le jeune homme ému et surpris, vous l'avez reconnu rien qu'à sa main!

— Je n'ai pas besoin qu'il me la donne pour cela; quand il passe dans la rue près de moi, je me dis : Voilà son pas... »

Et, saisissant la main qu'il baise avec ardeur :

« C'est encore vous, mon cher monsieur Desgranges, qui m'avez empêché de tomber! toujours vous!

— Pourquoi, dit le jeune homme, vous exposer à cette chute en tirant ce tonneau?

— Il faut bien faire son état, monsieur! répondit-il gaiement.

— Votre état?

— Sans doute, ajouta M. Desgranges : Jacques est notre porteur d'eau; mais je le gronderai de sortir sans sa femme pour le guider.

— La femme était absente, j'ai pris la petite fille; il faut bien devenir un peu *résous*, n'est-ce pas? Et vous voyez que j'ai bien fait, puisque je vous ai vu une fois de plus, mon cher monsieur Desgranges, et que vous m'avez encore secouru.

— Allons, Jacques... achevez de servir vos pratiques, et puis vous viendrez un peu me voir; je retourne chez moi.

— Merci, monsieur Desgranges... adieu, monsieur Desgranges... adieu, monsieur... »

Et il repartit tirant son tonneau, pendant que l'enfant retournait vers les *messieurs* sa petite mine rose et rieuse.

« Aveugle! porteur d'eau! répétait le jeune homme en s'éloignant.

— Ah! notre Jacques vous étonne, mon jeune ami? Oui, c'est un de ces miracles comme ceux des paralytiques qui marchent... Que serait-ce donc si vous saviez son histoire?

— Dites-la-moi.

— Je le veux bien. Elle n'abonde ni en faits, ni en incidents dramatiques; mais elle vous intéressera, je crois, car c'est l'histoire d'une âme et d'une belle âme : c'est un homme luttant contre la nuit. Vous verrez le malheureux sortir pas à pas d'un abîme sans fond, son existence se refaire, son âme se recréer; vous verrez enfin comment un aveugle, avec un noble cœur pour soutien, trouve encore son chemin dans ce monde. »

Tout en causant, ils étaient arrivés chez M. Desgranges, qui commença ainsi :

« Un matin, il y a trois ans, je me promenais dans une vaste plaine aride qui sépare notre village du village de Noisemont, et qui est toute hérissée de roches meulières en exploitation. Soudain une violente explosion se fait entendre; je regarde : à quatre ou cinq cents pas, s'élevait de terre une fumée blanchâtre qui semblait sortir d'une cavité, puis des pierres jetées en l'air, puis des cris horribles; puis, s'élançant de ce trou, un homme qui commence à courir dans la plaine comme un insensé. Il agitait les bras, poussait des hurlements, tombait, se relevait, disparaissait dans les larges crevasses de la plaine, et reparait encore. L'éloignement et l'inégalité de sa course m'empêchaient de le bien distinguer; mais, à la hauteur de sa tête, à la place du visage, je voyais un large masque rouge. Epouvanté, je m'élance vers lui, tandis que, de l'autre côté de la plaine, du côté de Noisemont, accouraient en criant des hommes et des femmes. J'arrivai le premier près de ce malheureux; sa face avait comme disparu et n'était plus qu'une blessure : son crâne était ouvert; la peau de son front retombait sur les yeux, et des torrents de sang ruisselaient sur ses vêtements en lambeaux; à peine l'avais-je saisi, qu'une femme accourt suivie de vingt paysans, et, se jetant devant lui :

« — Jacques! Jacques! est-ce toi? je ne te reconnais pas, Jacques!... »

« Le malheureux, sans répondre, se débattait entre nos mains, et en se débattant il faisait voler le sang autour de lui.

« — Ah! ah! s'écria tout à coup la femme avec une voix déchirante, c'est lui!... »

« Elle avait reconnu une large épingle d'argent qui attachait sa chemise et brillait à travers le sang.

« C'était lui, en effet, c'était son mari, le père de trois enfants, pauvre ouvrier mineur, qui, en faisant sauter une roche avec la poudre, avait

reçu toute l'explosion dans le visage, et était aveugle, mutilé, peut-être frappé mortellement.

» On le transporta chez lui : forcé de partir ce jour-là même pour un voyage d'un mois, je lui envoyai notre docteur, homme de dévouement comme un médecin de campagne et de savoir comme un médecin de ville. A mon retour :

» — Eh bien, dis-je au docteur, l'aveugle ?

» — Il est perdu : les blessures sont guéries, sa tête va bien ; il n'est qu'aveugle, mais il va mourir ; le désespoir l'a pris et le tuera. *Je ne verrai plus !* voilà tout ce qu'il dit ; une inflammation intérieure commence à se déclarer... il va mourir.

» J'y cours, j'arrive ; je n'oublierai jamais ce spectacle : il était assis sur un escabeau de bois, à côté d'une cheminée sans feu, les yeux couverts d'un bandeau blanc ; par terre dormait un enfant de trois mois ; une petite fille de quatre ans jouait dans la cendre ; une autre, plus âgée, grelottait vis-à-vis de lui, et, en face de la cheminée, assise sur le lit défait, les bras pendants, sa femme ! Ce qui se devinait dans ce spectacle était plus terrible encore que ce qui frappait la vue. On sentait que depuis plusieurs heures peut-être aucune parole ne s'était prononcée dans cette chambre ; la femme ne faisait rien, et semblait n'avoir souci de rien faire : ce n'était pas des malheureux, c'était des condamnés. Au bruit de mes pas, ils se levèrent, mais sans rien dire.

» — Vous êtes l'aveugle de la carrière ?

» — Oui, monsieur.

» — Je viens vous voir.

» — Merci, monsieur.

» — Vous avez eu là un grand malheur !

» — Oui, monsieur.

» Sa voix était froide, brève, sans aucune émotion : il n'attendait rien de personne. Je prononçai les mots de secours, de compassion publique.

» — Des secours ! s'écria tout à coup la femme avec une fermeté désespérée : *on nous en doit ! il faut bien* que l'on nous secoure ; nous n'avons rien fait pour avoir ce malheur : *on ne peut pas* laisser mourir mes enfants de faim !

» Elle ne demandait pas, elle ne suppliait pas, elle réclamait ! Cette impérieuse mendicité me toucha plus que toutes les lamentations des pauvres, et je cherchai quelques pièces d'argent dans ma bourse ; mais alors celui qui s'était tu d'abord dit d'une voix sourde :

» — Il faut bien qu'ils meurent, les enfants, puisque je ne vois plus !

» Il est de singulières puissances dans la voix humaine : mon argent retomba dans ma bourse. J'eus honte de ce secours précaire ; je sentis qu'il ne s'agissait là ni d'une aumône d'un jour, ni même seulement d'une aumône, et je m'en revins ici avec ma résolution arrêtée.

— Mais que vouliez-vous donc faire ? dit le jeune homme à M. Desgranges.

— Ce que je pouvais faire ! repartit celui-ci avec élan, ce que je pouvais faire... Quinze jours après, Jacques était sauvé ; un an plus tard, il gagnait sa vie, et il y a trois jours il chantait en travaillant.

— Sauvé ! travaillant ! chantant !... Mais comment ?

— Comment ? Par un moyen bien naturel, par... Mais, attendez, je crois que je l'entends... oui... c'est lui ; je vais le charger de vous raconter lui-même cette simple histoire... Elle vous touchera plus dans sa bouche, elle m'embarrassera moins, et elle se complètera par sa cordiale et chaleureuse physionomie.

En effet, on entendit le bruit de quelqu'un qui dépose ses sabots à la porte, puis un petit coup fut frappé.

« Entrez, Jacques ! »

Il entra avec sa femme.

« C'est Julienne, que j'ai amenée, mon cher monsieur Desgranges ! cette pauvre femme, il faut bien qu'elle vous voie aussi un peu : n'est-ce pas ?

— Vous avez bien fait, Jacques ; asseyez-vous. »

Il avança, agitant son bâton devant lui pour voir s'il ne heurterait pas une chaise, en trouva une, et s'assit. Il était jeune, petit, vigoureux ; les cheveux noirs, le front élevé et ouvert ; sa physionomie singulièrement expansive pour un aveugle, et, comme dit Rabelais, un magnifique rire à trente-deux dents. Sa femme resta debout derrière lui.

« Jacques, lui dit M. Desgranges, voici un de mes bons amis qui avait envie de vous voir.

— C'est donc une brave personne, puisque c'est votre ami.

— Oui, causez avec lui ; je vais voir mes géraniums ; surtout ne soyez pas triste, vous savez que je vous le défends.

— Non, non, *mon cher ami*, non ! »

Cette tendre et naïve appellation parut charmante au jeune homme, et, après le départ de son ami, s'approchant de l'aveugle :

« Vous aimez donc bien M. Desgranges ?

— Si je l'aime ! s'écria l'aveugle impétueusement : il m'a tiré de l'enfer, monsieur... C'était fini : l'idée de mes enfants me mangeait, je mourais de ne plus voir clair... Il m'a sauvé !

— Avec des secours, de l'argent ?

— De l'argent ? qu'est-ce que de l'argent ? tout le monde en donne : lui, il nous a habillés, nourris ; il a fait pour moi une quête de cinq cents francs... mais, tout cela, ce n'est rien... ce qu'il y a, c'est qu'il m'a guéri le cœur !

— Comment donc ?

— Par sa belle parole, monsieur : oui, lui, une personne si capable sur terre, il venait tous les jours dans ma pauvre maison ; il s'asseyait sur mon escabeau, et il se mettait à causer avec moi une heure, deux heures, jusqu'à ce que je fusse content.



— Que vous disait-il ?

— Je ne sais pas ; je ne suis qu'un sot, moi, et il faudrait lui pour répéter ce qu'il disait ; mais c'était des choses que je n'avais jamais entendues... il me parlait du bon Dieu mieux qu'un curé ; c'est lui qui m'a appris à dormir !

— Comment cela ?

— Il y avait deux mois que je n'avais dormi ; à peine assoupi, je me réveillais en me disant : « Jacques, tu es aveugle ! » et alors ma tête allait, allait comme une enragée ; c'est ce qui me tuait. Voilà qu'un matin il entre, ce cher ami, et il me dit :

» — Jacques, croyez-vous à Dieu ?

» — Par exemple, monsieur Desgranges !

» — Eh bien, cette nuit, quand vous vous réveillerez et que l'idée de votre malheur vous prendra, récitez tout haut une prière, puis deux, puis trois, et vous verrez que vous vous endormirez.

» — Oui, dit la femme avec sa voix calme, le bon Dieu, ça endort.

— Ce n'est pas tout, monsieur... je voulais me tuer!... je me disais : « Tu es inutile aux tiens... tu es la femme à la maison... c'est toi qu'on nourrit... » Mais lui, se fâchant :

» — N'est-ce pas vous qui soutenez encore votre famille ? si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on leur aurait donné cinq cents francs ?

» — C'est vrai, monsieur Desgranges !

» — Si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on élèverait vos enfants ?

» — C'est vrai, monsieur Desgranges !

» — Si vous n'étiez pas aveugle, est-ce qu'on vous aimerait tous comme on vous aime ?

» — C'est vrai ! monsieur Desgranges, c'est vrai !

» — Voyez-vous, Jacques, il y a du malheur pour toutes les familles ; le malheur est comme la pluie, il faut qu'il en tombe un peu sur le monde : si vous n'étiez pas aveugle, votre femme serait peut-être malade, un de vos enfants serait peut-être mort ; au lieu de cela, c'est vous qui avez tout, mon pauvre homme ; mais eux, ils n'ont rien !

» — C'est vrai ! c'est vrai ! et je commençais à me sentir moins triste ; j'étais même comme heureux de souffrir pour eux. Alors il ajoutait :

» — Mon cher Jacques, le malheur est le plus grand ennemi ou le plus grand ami des hommes ; il y a des gens qu'il rend méchants, il y en a d'autres qu'il rend meilleurs ; vous, il faut qu'il vous fasse aimer de tout le monde ; il faut que vous soyez si reconnaissant, si affectionné, que, quand on voudra dire quelqu'un de bon, on dise : « Bon comme l'aveugle de Noisemont ; » cela servira de dot à votre fille..

— Voilà comme il me parlait, monsieur... et ça me donnait du cœur à être malheureux !

(La suite à un prochain numéro.)

ERNEST LEGOUVÉ.

Causeries.

Si j'en crois le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, j'ai fort chaud en ce moment.

Je l'avoue, je suis assez superstitieux pour ajouter foi à cet instrument de physique du plus célèbre des marchands de lunettes.

Je n'ai plus que cette croyance-là peut-être ; mais je ne la cache pas, j'ai le courage de mon opinion.

Rien n'égale la satisfaction de l'ingénieur Chevalier quand il fait chaud, si ce n'est pourtant quand il fait excessivement froid.

En plein été et en plein hiver, l'ingénieur Chevalier devient l'homme essentiel de Paris ; il est sur un piédestal, il a cent coudées de hauteur, en style hébreu.

Tous les habitants de la capitale ont en ce moment les yeux tournés vers le thermomètre de l'ingénieur Chevalier, qui, à ce qu'il paraît, est le seul thermomètre qui existe en France.

En m'éveillant, je dévore le *Constitutionnel* de mon œil à peine entr'ouvert, tant j'ai hâte de voir à combien de degrés de chaleur j'ai été exposé la veille.

Puis, le soir, j'achète le *Moniteur parisien* pour apprendre si le thermomètre Chevalier est décidément arrivé, à deux heures de l'après-midi, à la limite marquée *Sénégal*, à l'encre rouge, ou plutôt à l'encre feu.

Tant que je n'ai pas lu dans les papiers publics que le thermomètre Chevalier est arrivé à trente degrés au-dessus de zéro, je ne suis pas bien certain d'avoir eu chaud ; je crains d'être dupe d'une illusion de mes sens et de mon gilet de flanelle.

Mais quand l'ingénieur Chevalier et le *Constitutionnel* me certifient la chose, je n'ai plus peur qu'on se moque de moi, et je m'essuie le front avec l'aplomb d'un homme qui a l'approbation du *Constitutionnel* et de l'ingénieur Chevalier.

Je ne crains pas de l'avancer, l'ingénieur Chevalier, qui a été qualifié d'ingénieur parce qu'il vend des lunettes, est l'homme indispensable de notre siècle. Sans lui il n'y aurait plus ni été ni hiver ; les saisons seraient bouleversées, et nécessairement les hommes ne seraient pas moins bouleversés que les saisons.

Moi qui vous parle, sans l'ingénieur Chevalier et son thermomètre, je serais capable de mettre mon paletot le plus moscovite au mois de juillet et de m'acheter un pantalon de nankin en plein mois de janvier.

Je suis d'avis qu'à la mort de l'ingénieur Chevalier (puisse cet événement déplorable n'arriver qu'après de longues années !) le gouvernement fasse emplette de son fameux instrument et l'accroche sur un monument public, l'obélisque de Luxor par exemple.

Il serait déplorable que ce thermomètre national passât à l'étranger et allât enrichir le cabinet de physique d'un riche Anglais. Les riches Anglais achètent tout.

Les Français seraient alors dans une très-fausse position ; ils se verraient obligés de s'abonner à des journaux de Londres pour connaître la température dont ils jouiraient à Paris.

Cette position ne serait pas tenable, et je propose d'ouvrir une souscription nationale du vivant même de l'ingénieur Chevalier pour l'achat de son illustre thermomètre.

Qu'on se le dise !

* Non loin de l'île Saint-Louis, à trois portées de peignoir de l'hôtel Lambert, on aperçoit quatre cloisons de couil rayé ; une statue de marbre blanc se tient à l'entrée, une statue qui imprime le doigt sur ses lèvres, en signe de discrétion.

Au-dessus de sa tête, un petit écriteau en lettres bleues laisse lire ces trois mots : CLUB DES NAIADES.

Paris avait cru jusqu'à ce jour que les naïades étaient

une création chimérique de la défunte mythologie; on s'imaginait naïvement qu'il n'y en avait plus que dans le *Dictionnaire de la Fable* de feu Chompré, ou, au Musée du Louvre, dans les tableaux païens de Girodet-Trioson.

Erreur grave. Cette année plus que jamais, les naïades sont revenues sur l'eau.

Profitant des chaleurs sénégalaises qui ont rôti la ville de fond en comble, les femmes à la mode ont voulu ressusciter une page du *Dictionnaire de la Fable*.

Elles se sont instituées naïades de leur plein gré, du moins pendant les mois de juin, de juillet et d'août.

Rien de plus simple à comprendre.

Toutes nos Parisiennes ne peuvent aller à Dieppe ou à La Rochelle, toutes nos élégantes de la Chaussée-d'Antin n'ont pas le loisir de demander deux fois par jour aux eaux régénératrices du Mont-d'Or ou de Bagnères-de-Luchon un baptême de force dont la poste et les hôtels garnis font payer les dragées un peu cher.

Mais, en revanche, elles ont endossé des caleçons et se sont sur-le-champ métamorphosées en nymphes de la Seine.

De là à se grouper en club aquatique, il n'y avait que le temps d'un plongeon.

Le *Club des Naïades* n'a pas tardé à éclore; il est né, comme la Vénus antique, sur les flots, entre deux brasses.

Les équipages somptueux qui affluent sur la plage attestent que ses baigneuses nagent ordinairement dans les ondes les plus fashionables.

On dit que parmi les nymphes nouvelles il se trouve de grandes dames, voire même des duchesses à armoiries.

Quatre ou cinq actrices de nos théâtres en renom ne dédaignent pas d'y venir; le bruit court aussi que le corps de ballet y compte de nombreux représentants. On fait des pirouettes parmi les vagues comme sur les planches.

Il paraît, du reste, que pour qu'il n'y ait pas fusion et confusion, ceux qui gardent la porte disent qu'un cachemire décent est toujours de rigueur.

On assure que d'ici à quinze jours au plus tard le *Club des Naïades* instituera un steeple-chase nautique. Cette Croix-de-Berny fluviale n'admettra, bien entendu, que des femmes.

Pourquoi les roseaux de la rive ne peuvent-ils plus parler, comme ils faisaient du temps du roi Midas!

* Paris l'avait surnommé ainsi, Londres avait sanctionné ce titre: *Puckler-Muskaw, prince des touristes*.

Il y avait même un club de marcheurs, en Angleterre, qui lui avait fait hommage d'un fouet de poste d'honneur.

Quand on voulait parler de lui, en Europe, on disait, d'un air grave:

« Quel homme! il a un peu de la poussière de tout l'univers après la semelle de ses bottes. Comme il est bien réellement le prince des touristes, le roi des marcheurs, l'autocrate de ceux qui aiment à courir!

» Il a tout vu, tout parcouru, tout foulé de ses deux pieds; au moment où les journaux annonçaient qu'on l'avait aperçu à Java, il faisait son entrée au Caire; il était à peine au sommet des Cordillères qu'on le voyait s'élancer vers le pic de Ténériffe. »

Aussi M. Ballanche, justement écrasé d'admiration, s'était-il écrié:

« Ce prince a véritablement du génie au bout des jambes. Il ira plus loin qu'Alexandre-le-Grand, que Jules César et que Napoléon ensemble. »

En effet, il mesura beaucoup plus de terrain qu'aucun de ces conquérants.

Ces discours se tenaient publiquement en 1840, et déjà l'on ne savait plus ce que le prince des touristes était devenu.

Où était-il allé? Était-ce au midi ou au nord? Était-ce en chaise ou en aérostat qu'il avait pris son essor?

Ne voyageait-il pas plutôt sur un bateau à vapeur ou à dos d'éléphant?

Profonds mystères! arcanes immenses! secrets dont on ne pouvait déchirer le voile!

La publicité européenne l'avait laissé au moment où il allait en Laponie, sur un traîneau emporté par des rennes.

On sait que le voyage en Laponie a toujours passé pour un voyage excessivement littéraire.

Regnard, l'auteur du *Joueur*, l'a accompli il y a plus d'un siècle.

Après lui, M. de Custines, qui voulait étudier le beau idéal cosaque, en est pareillement venu à bout.

A sa sortie de Saint-Petersbourg, M. H. de Balzac l'a projeté.

M. Alexandre Dumas l'entreprendra pour sûr un jour, entre un roman en dix volumes et un drame en cinq actes.

Mais ni Regnard, ni M. de Custines, ni M. H. de Balzac, ni M. Alexandre Dumas n'auront fait ce parcours d'une manière aussi lapone que le prince Puckler-Muskaw.

Le *Globe and Traveller*, feuille albionnaise, retrace cette odyssée, et tous les lorgnons de la Grande-Bretagne ont peine à ajouter foi à son récit.

Le prince des touristes a parcouru la Laponie au milieu des fifres, des tambours, des chansons, des danses, comme un véritable seigneur d'opéra-comique.

Jean de Paris, dans la pièce de ce nom, n'allait pas autrement au-devant de la princesse de Navarre.

Dans plusieurs villes on lui a dressé des arcs-de-triomphe.

Mais quels arcs-de-triomphe! Ils étaient en neige et de six pieds de haut, grandeur gigantesque!

Une lettre rapporte que l'enthousiasme était à 20 degrés Réaumur au-dessus de zéro, malgré la glace.

Le prince des touristes a terminé son odyssée; il va revenir à Paris, sous trois mois. On pense qu'il apparaîtra dans les promenades au bois, non en calèche, mais en traîneau lapon.

* On commence à être blasé sur le blason: il se généralise trop.

Aujourd'hui tout le monde croit devoir se broder des armes; le premier venu se fait peindre des devises comme au temps des croisades.

Il y a des chemisiers qui ont plus de champ de gueules qu'un Montmorency; on trouve des marchands de bonneterie qui ont plus d'étoiles d'or qu'un Rohan.

Au reste ceci se voit dans toutes les catégories du corps social, mais notamment au théâtre.

Oui, le théâtre devient plus talon-rouge de jour en jour. Ce n'est pas assez d'être noble le soir, sur les planches, il tient encore à le paraître, en plein jour, dans la vie réelle.

Auteurs, acteurs, musiciens oublient de concert le *Bourgeois gentilhomme*.

Célimène vient à son tour de se choisir des armoiries.

Notez bien que ce n'est pas un reproche que je formule, c'est un fait que je constate.

Les armoiries dont je parle sont visibles sur un très-joli carrosse.

Très-certainement, si quelqu'un peut se permettre d'avoir un carrosse, je dis un adorable carrosse peint en vert, emmanché de deux roues diaphanes, tiré par deux coursiers rapides, ce quelqu'un-là, c'est Célimène.

Pendant plus d'un demi-siècle, Célimène a été la fleur des grandes dames. Que dis-je! elle a été le prototype des reines de salon, le parangon des coquettes raffinées.

Les merveilleuses du Directoire se modelaient chaque jour sur elle. Toutes les maréchales de l'Empire la reconnaissaient comme leur reine en fait de maintien. On a vu les duchesses de la Restauration faire tailler leurs robes sur le patron des siennes et n'oser dire un mot que lorsqu'il avait d'abord été prononcé par elle-même.

Après la révolution de juillet, le pouvoir de Célimène

durait toujours. Pendant dix années encore, elle a continué à donner le ton de la coquetterie.

Pourquoi n'enseignerait-elle pas aux actrices l'art de se poser en marquises et d'avoir des armoiries?

Les siennes sont simples, et cependant très-bien appropriées à son état. On retrouve en elles l'esprit de plus d'un de ses anciens rôles.

Ces armoiries ne sont pas néanmoins le mouchoir dramatique de la duchesse de Guise dans *Henri III*;

Ni le bouquet d'Elmire dans *Tartuffe*;

Ni la chaîne de dona Sol dans *Hernani*;

Ni un vers de Molière, ni une phrase de Marivaux, ni un mot de Beaumarchais;

Elles consistent tout simplement en un éventail sur champ d'azur;

L'éventail est, tout le monde le sait, l'arme défensive et offensive de la coquetterie.

En choisissant son blason, Célimène n'a pas oublié qu'elle tirait tout son éclat du théâtre.

* On avait déjà des poètes-boulangers comme Jean Reboul (de Nîmes), des poètes-coiffeurs comme Jasmin (d'Agen), des poètes-tisserands comme Magu (de la Nièvre), des poètes-potiers d'étain comme Beuzeville (de Rouen), des poètes-maçons comme Poncy (du Var), des poètes un peu comédiens comme tout le monde.

Il faut croire que cela ne suffisait pas encore. Le divin Apollon, qui a gardé autrefois les moutons chez le roi Admète, veut toujours avoir plusieurs cordes à son arc.

Plusieurs de nos sommités littéraires (style de prospectus), s'adonnent par passe-temps à de petits métiers autrefois à l'usage exclusif des compagnons du devoir.

M. Victor Hugo se livre à la menuiserie bien plus qu'à l'ode. Ce ne sont pas des cahiers de vélin qu'on rencontre sous ses doigts, ce sont de petites tablettes de palissandre. Dans son cabinet de travail de la place Royale, le rabot a pris la place de la lyre.

Qui aurait pu croire que M. Alfred de Vigny s'occupe parfois de cordonnerie? Eh bien! c'est la vérité pure. Bien des gens ont pu voir une fort jolie paire de pantoufles qu'il a ourlées pour une de nos grandes actrices.

M. Eugène Sue excelle, dit-on, dans la taille du diamant, comme la famille Morel qu'il a placée dans *les Mystères de Paris*.

Bref, tant d'écrivains se font ouvriers qu'à l'avenir on dira plus que jamais : « Il n'y a pas de sots métiers. »

LA TOURAINE

ANCIENNE ET MODERNE,

PAR M. STANISLAS BELLANGER

(de Tours),

Illustrée par MM. Ch. Frère, Brévière, Lacoste aîné, L. Noel, Engelmann, E. Meyer, Giniez, de Bar, etc.

L. Mercier, éditeur, 10, rue de Seine-St-Germ.

De toutes les provinces de l'ancienne France, si fécondes en poétiques traditions, en grands souvenirs historiques, la Touraine est certainement l'une des plus richement partagées. A chaque pas quelque ruine célèbre étale son vieux nom; les renommées les plus illustres et les plus charmantes du passé se pressent sur cette terre de Touraine dont les annales se rattachent aux premières origines de notre histoire.

A tant de titres divers et à un moment où on se plaît à raconter l'histoire des principales provinces, la Touraine devait, à son tour, avoir son histoire spéciale. M. Stanislas Bellanger (de Tours) a entrepris ce travail,

que, mieux qu'aucun autre, il pouvait réussir. M. Stanislas Bellanger est un enfant de la Touraine; il y a vécu; il a tour à tour interrogé son passé et dans les livres et dans les monuments; il a à la fois cet esprit vif et studieux, cette imagination colorée et cette intelligence investigatrice et persévérante qui est un produit naturel de ce sol, et il a mis au service de son œuvre patriotique ces heureuses qualités à l'aide desquelles seules on pouvait reproduire cette double physionomie sérieuse et charmante, historique et pittoresque, des campagnes de la Loire. Son livre, magnifiquement illustré, nettement et brillamment écrit, fait complètement revivre, et c'est le meilleur éloge que nous en puissions faire, le passé de la Touraine, en même temps qu'il en retrace avec une couleur vive et naturelle les aimables paysages.

Rien n'a échappé à ses études. Successivement historien, paysagiste et même gravement statisticien, il n'a laissé échapper rien de ce qui pouvait donner une idée complète de la Touraine. Les origines de son histoire, les curieux épisodes qui la remplissent, les intéressantes biographies depuis les temps anciens jusqu'à notre époque lui fournissent une suite de récits également dramatiques et instructifs et d'une importance d'autant plus élevée qu'il ne faut pas oublier qu'en la plupart des faits l'histoire de la Touraine est l'histoire de la France tout entière, tant elle s'unit intimement à celle-ci par les hommes et par les événements.

Cet excellent livre, qui se suffisait si bien par son mérite propre, est publié avec un luxe du meilleur goût: dessins sur bois, gravures sur acier, scènes dramatiques, sites, châteaux historiques, portraits, blasons riches et variés de la noblesse tourangelles, où étincellent l'or, l'azur, le cinabre; à chaque page le crayon des habiles artistes que M. Stanislas Bellanger a associés à son œuvre laisse quelque trace brillante.

En résumé, l'*Histoire de la Touraine ancienne et moderne*, remplie de faits, racontée avec une méthode et une clarté parfaites qui n'excluent aucun des éclats de l'imagination, enrichie, constellée, qu'on nous permette ce mot, des vues de tous les châteaux illustres dont cette terre est semée, des châteaux de Luynes, de Chenonceaux, de Fontenailles, de Chanteloup, de Richelieu, de Langeais, de La Guerche, de Boussay, de Couluines, etc., est une des plus magnifiques publications qui se puisse imaginer.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — *L'Ame en peine*, opéra en 2 actes de M. de Saint-Georges, musique de M. de Flotow. — *L'Ame en peine*, annoncée depuis long-temps sous le titre *le Forestier*, a obtenu un succès complet.

Cette âme appartient à Paola, jeune orpheline styrienne éprise d'un jeune comte, aimée d'un garde forestier, et n'épousant finalement ni l'un ni l'autre.

Car, pour jeter un dernier adieu à celui qu'elle aime, Paola monte sur le pont d'un torrent; ce pont est formé d'un vieux chêne miné par les années; le chêne fléchit, s'abîme, et la pauvre fille périt dans le précipice.

Franz, le garde forestier, s'abandonne au désespoir, et sa raison s'égare.

Le jeune comte Léopold, qui paraît moins passionné, retrouve une jeune veuve, la comtesse de Rosenthal, sa compagne d'enfance, et s'engage avec elle dans les nœuds de l'hymen (style de libretto).

Or, en ce pays-ci, le ciel permet que tous les ans, à la Sainte-Irène, les âmes trépassées apparaissent sur la terre, errent et gémissent jusqu'à ce qu'elles soient entendues de ceux qui les ont aimées.

La réalisation de cette légende fantastique remplit le second acte. L'âme errante de Paola pardonne à l'infidèle comte, reconnaît l'amour de Franz et l'appelle près d'elle vers les cieux.

Ce dénouement mystique et vaporeux n'a pas nui au libretto de M. de Saint-Georges.

De son côté, M. de Flotow, l'auteur de la partition, a déployé toutes les qualités mélodiques dont il a déjà donné plus d'une preuve.

Un chœur de chasseurs plein de verve, un grand air chanté par mademoiselle Nau et dont la cabalette est des plus gracieuses, une valse de villageois et une ballade figurent parmi les morceaux les plus remarquables de cet ouvrage. N'oublions pas les couplets *le Bon vin*, que le public a bissés avec acclamations.

Une mise en scène brillante, de fort beaux décors, ont complété la réussite de *l'Ame en peine*, réussite à laquelle Barroilhet, Gardoni, et surtout mademoiselle Nau, ont largement contribué.

* Le nouveau comité du Théâtre-Français est encore loin d'être organisé, mais, comme cela est juste, les affaires de la Comédie-Française ne doivent pas être négligées. Le *statu quo* existe donc jusqu'à nouvel ordre et les sociétaires se sont réunis, comme d'habitude, vendredi dernier, pour entendre la lecture d'une nouvelle tragédie de M. Latour de Saint-Ybars, auteur de *Virginie*.

Cet ouvrage, annoncé d'abord sous le titre de *le Vieux de la Montagne*, et qui est définitivement intitulé *le Styrien*, a été reçu à l'unanimité et va être mis prochaine-

ment à l'étude. On en fixe la première représentation vers la fin de septembre. Ligier, Beauvallet, Geffroy, madame Mélingue et mademoiselle Rébecca Félix sont chargés des principaux rôles.

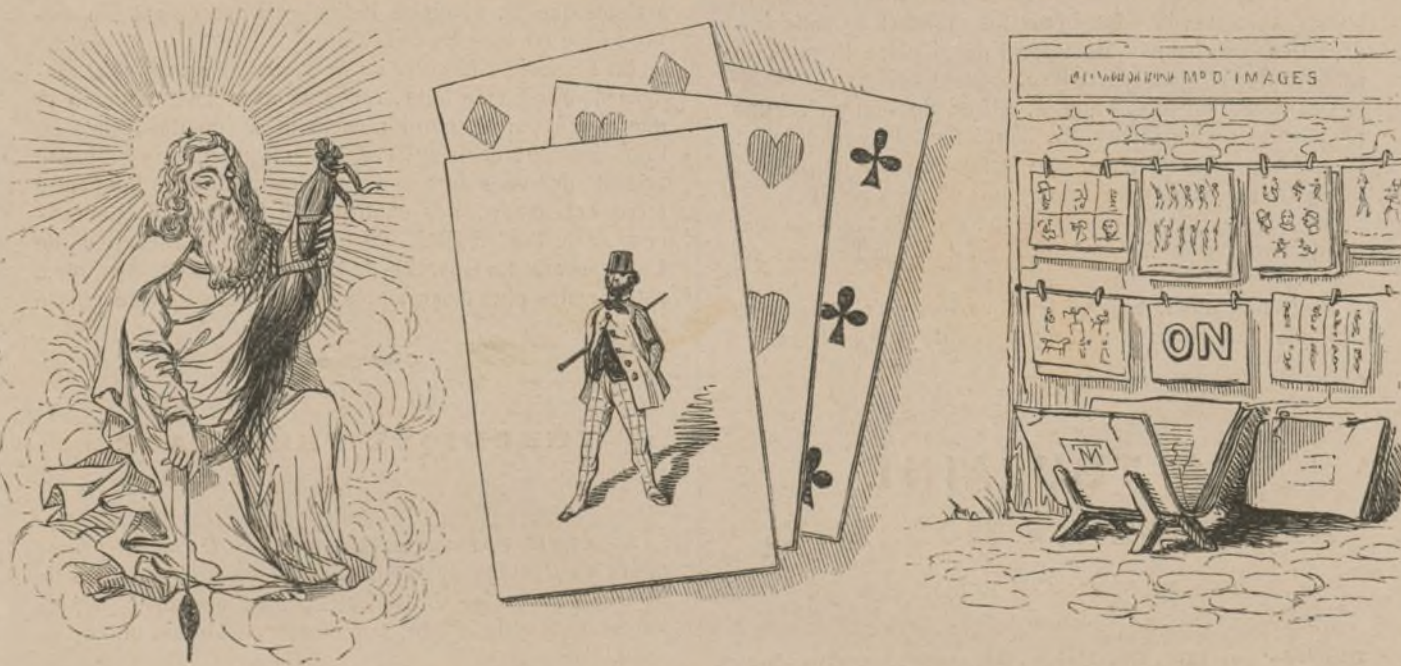
On s'occupe à la Comédie-Française de la reprise de *Madame de Senneterre*, et l'on annonce que *la Guerre au Clocher*, comédie de madame Casa-Mayor, n'y sera pas représentée.

* La *Quotidienne* nous donne des nouvelles de mademoiselle Rachel. La tragédienne a donné cinq représentations à Liège, qui ont produit 21,594 fr. de recettes; sur cette somme, mademoiselle Rachel a prélevé 15,000 fr., à raison de 3,000 fr. par soirée. Mademoiselle Rachel, après avoir donné cinq représentations à Lille, se rendra à Londres, où elle est engagée pour vingt-cinq, à raison de 130 liv. st. par soirée. Ainsi, mademoiselle Rachel aura gagné pendant ses trois mois de congé 105,000 fr., chose inouïe dans les fastes du théâtre.

* Un grand nombre de nouveautés sont à l'étude au Palais-Royal. Nous avons cité *Berthault*, vaudeville en trois actes, de M. Mélesville. Les rôles principaux de cet ouvrage seront établis par Sainville, Grassot et madame Dupuis. Cette pièce ne passera pas avant le mois de septembre, Sainville devant prendre son congé le 4^{er} août.

Nous verrons auparavant *Clérissieu*, vaudeville de M. de Beauregard, pour Grassot et Rousset, — puis, *la Catalepsie*, bouffonnerie de M. Paul de Kock, pour Lugnet, Leménil et Grassot.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Cep dans perroquet, ré pendu avec la plus grand, EUP rôt, fusil, ON, Cette naïve, thé qu'on prise, Autan, queue, l', S prix.

(C'est dans Perrault qu'est répandu, avec la plus grande profusion, cette naïveté qu'on prise autant que l'esprit.)

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 1.

Pommade Albert, rue Choiseul, 4. — Cette Pommade est composée de moelle de bœuf et d'extraits de végétaux les plus en réputation pour l'entretien des cheveux; elle les rend souples et brillants, en arrête la chute, les fait promptement croître et épaissir, en vivifiant le derme où ils sont implantés.

PARIS. IMPRIME PAR PLON FRÈRES 36, RUE DE VAUGIRARD.